

**Antenne de Grenoble**  
**Séminaire théorique du 11 septembre 2010**

**Conférence de Marie-Hélène Doguet-Dziomba<sup>1</sup>**

**L'invention de la personnalité**

Dans mon argument, je pose la question des usages possibles et impossibles du concept de « personnalité » dans le champ de la psychiatrie et du médico-judiciaire aujourd'hui, à la lumière de la psychanalyse. Pour cela je propose d'examiner le destin croisé de la « personnalité » selon le jeune Lacan phénoménologue et de l'invention post-freudienne de « personnalité narcissique ». Il est notable en effet que la « personnalité narcissique » figure dans la section « troubles de la personnalité » du DSM IV, au côté entre autres, de la « personnalité borderline » et de la « personnalité antisociale ». Or cette « personnalité narcissique » telle qu'on la retrouve dans le DSM IV est un avatar d'un concept construit par des psychanalystes nord-américains : le terme même de « personnalité narcissique » a été établi par Heinz Kohut (1974) puis par Otto Kernberg (1980). Notons que la personnalité « antisociale » du DSM s'inspire également de Kohut, alors que la personnalité « borderline » se réfère à Kernberg, Otto Kernberg faisait d'ailleurs de la personnalité « narcissique » une quasi sous catégorie des personnalités « borderline ».

Bien-sûr cet avatar fait retour dans le DSM IV comme désarrimé du discours analytique. C'est justement ce désarrimage comme tel qui doit nous interroger. Ce désarrimage est un symptôme de l'état du discours analytique aux USA, c'est un symptôme de sa décomposition, de sa méconnaissance, et plus radicalement d'un défaut de son « affirmation » au sens freudien de *Bejahung*, au sens du « jugement d'affirmation » : la condition pour quelque chose existe pour un sujet, c'est qu'il y ait *Bejahung*, affirmation.

C'est pourquoi je notais dans mon argument que la psychanalyse ne saurait se tenir quitte d'un tel symptôme : le psychanalyste a la charge de soutenir une issue pour l'invention singulière qu'est le savoir en psychanalyse. Il y va de l'avenir même de la psychanalyse.

Ce n'est pas un hasard si nous retrouvons dans le DSM IV un seul concept freudien, celui de « narcissisme ». Nous verrons qu'il concentre les enjeux, les impasses et les déviations de la psychanalyse post-freudienne tels que Lacan les a interprétés par son acte inaugural. Ce que j'appelle ici l'acte inaugural de Lacan, c'est le début de son enseignement sur lequel je reviendrai tout à l'heure. Je distinguerai de son acte inaugural, ce qui fut son point de départ –

---

<sup>1</sup> Membre de l'École de la Cause Freudienne, Psychiatre des hôpitaux, AIPH de l'Île-de-France, enseignante à l'Antenne Clinique de Rouen.

le point de départ de Lacan, jeune psychiatre phénoménologue, qui l'a amené à la psychanalyse. Il y a quelque chose comme un destin croisé entre le point de départ de Lacan puis son acte inaugural – qui reste vivant, brûlant d'actualité, qui a rendu possible tous les développements de la psychanalyse d'orientation lacanienne – et le déclin, la décomposition, la mortification du savoir analytique inventé par les psychanalystes nord-américains dont témoigne, entre autre, le retour dans le DSM IV de la « personnalité narcissique ».

Avant d'en venir à l'acte de Lacan (qui rend possible que nous soyons réunis aujourd'hui), je voudrais vous détailler ce que le DSM IV nomme « personnalité narcissique ». Pour le DSM IV, « les traits de personnalité désignent des modalités durables d'entrer en relation avec, de percevoir et de penser son environnement et soi-même, qui se manifestent dans un large éventail de situations sociales et professionnelles. Les traits de personnalité ne constituent des troubles que lorsqu'ils sont rigides et inadaptés et qu'ils causent une souffrance subjective ou une altération significative du fonctionnement. La caractéristique essentielle d'un trouble de la personnalité est d'être une modalité durable de l'expérience vécue et des conduites qui dévie notablement de ce qui est attendu dans la culture de l'individu et qui se manifeste dans au moins deux des domaines suivants : la cognition, l'affectivité, le fonctionnement interpersonnel ou le contrôle des impulsions. » (p. 790) En ce qui concerne la « personnalité narcissique », sa caractéristique essentielle selon le DSM IV, « est un mode général de grandiosité, de besoin d'être admiré et de manque d'empathie qui apparaît au début de l'âge adulte et sont présents dans des contextes divers » (p. 822). Notons que le terme de « grandiosité » renvoie directement au concept de « self grandiose » promu par le psychanalyste Heinz Kohut, de même que la notion d' « empathie ». Kohut situe en effet la réponse de l'analyste au type de transfert développé par le patient « narcissique », à partir du registre de l'empathie.

Voici les « critères diagnostiques » du DSM IV, au moins cinq sur les neuf « manifestations suivantes » :

- 1) Le sujet a un sens grandiose de sa propre importance (par ex., surestime ses réalisations et ses capacités, s'attend à être reconnu comme supérieur sans avoir accompli quelque chose en rapport)
- 2) Est absorbé par des fantasmes de succès illimité, de pouvoir, de splendeur, de beauté ou d'amour idéal
- 3) Pense être « spécial » et unique et ne pouvoir être admis ou compris que par des institutions ou des gens spéciaux et de haut niveau
- 4) Besoin excessif d'être admiré

- 5) Pense que tout lui est dû : s'attend sans raison à bénéficier d'un traitement particulièrement favorable et à ce que ses désirs soient automatiquement satisfaits
- 6) Exploite l'autre dans les relations interpersonnelles : utilise autrui pour parvenir à ses propres fins
- 7) Manque d'empathie : n'est pas disposé à reconnaître ou à partager les sentiments et les besoins d'autrui
- 8) Envie souvent les autres et croit que les autres l'envient
- 9) Fait preuve d'attitudes et de comportements arrogants et hautains »

La question qui se pose à nous est celle du registre de critique que nous adoptons vis-à-vis d'une telle catégorie clinique. Ce que je vous propose est de ne pas nous situer au niveau de son « jugement d'existence » - il ne s'agit pas de dire elle est vraie ou fausse, elle renvoie ou pas à une certaine typologie, ou encore elle converge avec une certaine idéologie etc. Le registre de critique qui me paraît plus fondamental est celui qui se situe au niveau du « jugement d'affirmation », de la *Bejahung*. Autrement dit on ne peut pas critiquer cette catégorie clinique du DSM IV sans prendre en considération sa généalogie psychanalytique, surtout si celle-ci est refoulée par les auteurs du DSM IV. Je vous propose de mettre en exergue à ce propos ces phrases de Lacan prononcées le 24 mars 1954 (p. 146 Séminaire I). Il notait que les choses refoulées ont d'autant plus d'importance qu'on ne les connaît pas. « Quand un type écrit une belle connerie, disait-il, ce n'est pas parce que personne ne l'a lue qu'elle ne poursuit pas ses effets. Car, sans l'avoir lue, tout le monde la répète. Il y a comme ça des mélanges de plans auxquels les gens ne prennent pas garde ». Il disait cela à propos de la façon dont les premiers élèves de Freud (Ferenczi et Abraham) ont essayé de se débrouiller avec « le développement de l'ego et ses rapports au développement de la libido » et comment ils ont commencé à mettre dans la tête de tout le monde les « fameux stades » dont la théorie était imprégnée des idées dominantes de l'époque sur les étapes de l'évolution de l'esprit humain. Lacan notait que ces idées portaient avec elles « leur puissance de désordre » et diffusaient leur poison. Je pense que cet exergue garde toute son actualité et que les psychanalystes post-freudiens ont continué d'essayer de se débrouiller avec le développement du moi, du self, de l'ego et ses rapports au développement de la libido tout imprégnés de l'idéologie dominante de l'époque mais sans « une prise de position fondamentale sur la nature de la psychanalyse » (Séminaire I p. 211). Ça, il n'y a que l'acte inaugural de Lacan qui l'a rendu possible, lorsqu'il a introduit pour penser l'expérience analytique les rapports du réel, de l'imaginaire et du symbolique.

Lacan, bien avant son acte inaugural, s'est lui aussi frotté à ce problème du développement du moi et ses rapports au développement de la libido. Mais son point de départ est tout autre. Il s'appuie sur le concept de personnalité pour renouveler l'abord de la psychose paranoïaque, dans sa thèse, soutenue en novembre 1932, intitulée « De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité ». Il trouve dans la « personnalité » le cadre général qui permet, comme il l'écrit, de « donner leur sens humain aux conduites que nous observons chez nos malades, aux phénomènes mentaux qu'ils nous présentent ». Son point de départ est avant tout phénoménologique, s'appuyant sur la phénoménologie de Jaspers et les avancées de la psychiatrie allemande. Nous pouvons mesurer l'écart, la béance entre cette réinvention de la personnalité, son usage doctrinal et celui du DSM IV.

En effet, avec l'invention d'Aimée comme « paranoïa d'autopunition », le propos de Lacan n'est pas de rajouter une catégorie diagnostique à l'édifice classificatoire psychiatrique ; disons plutôt qu'il ruine d'une certaine façon cet édifice en proposant de fonder ce qu'il appelle une « science de la personnalité ». Sa thèse qu'il qualifie de « doctrinale » est une machine de guerre contre la doctrine française de la « constitution » paranoïaque que Lacan épingle comme « verbalisme » « scholastique » : selon cette doctrine, les paranoïaques seraient des paranoïaques « innés » puisqu'on pourrait déceler dans leur caractère, avant la psychose, des traits particuliers... paranoïaques (orgueil, surestimation de soi, fausseté du jugement, inadaptabilité sociale, psychorigidité etc.) La thèse est aussi une machine de guerre contre la doctrine organiciste de la psychose où l'on reconnaîtrait l'action d'un agent inconnu « mythique », dans les troubles manifestés, à la manière dont procède un horloger avec son horloge. Le point de départ de Lacan est donc l'abandon de ces hypothèses (toujours actives aujourd'hui !) qui masquent ou déforment les « faits » à « comprendre ».

On sait combien Lacan s'acharnera contre ce mot dans les suites de son enseignement (par exemple dans les premiers chapitres de son Séminaire III en 1955). Mais ici, il est son point de départ. Lacan psychiatre phénoménologue, considère la folie comme « une forme de l'expérience vécue de l'homme » et non comme un déficit (Jam « Lacan et psychose » p. 20). « Comprendre » s'oppose ici à « expliquer » : par exemple on explique les phénomènes physiques par une loi de succession causale que l'on peut prouver en la produisant expérimentalement. Alors que ce qui est en jeu dans la « compréhension », c'est le problème du « sens », ce sont « des rapports significatifs » - et la signification comme telle est fondée par « l'assentiment de la communauté humaine ». Les « rapports de compréhension » permettent de saisir la paranoïa comme « un tout, positif et organisé, et non comme une succession de phénomènes mentaux élémentaires, issus de troubles dissociatifs ».

« Les phénomènes de la personnalité » vont donner à Lacan le cadre général de ces « relations de compréhension ». Pour pouvoir rapporter une manifestation humaine à la personnalité, Lacan propose un triptyque, ce chiffre trois ne me paraît pas anodin : 1) **un développement biographique**, dans lequel les « évènements » définis ici par « les chocs et les objections de la réalité affective et objective » (p. 38) ont une influence déterminante. Ce développement repose sur une succession de « réactions » qui ont un « sens » qui est « la commune mesure des sentiments et des actes humains ». 2) **une conception de soi-même** qui relève d'un progrès de nature dialectique dont le fondement est la fonction de l'identification. C'est par l'identification et la constitution des « images idéales » que Lacan aborde le problème de la connaissance et du savoir. 3) **une tension des relations sociales** que Lacan définit par « l'autonomie pragmatique de la conduite et les liens de participations éthiques qui s'y reconnaissent ». L'apparente autonomie de l'individu est en fait relative au groupe. Il y a une genèse sociale de la personnalité qui se traduit pour le sujet « par la valeur représentative dont il se sent affecté vis à vis d'autrui » (p. 43). Lacan l'illustre avec la « promesse » : les promesses que je tiendrais ne sont autres que ma réalité personnelle que les autres reconnaîtront comme la « valeur représentative » qu'ils m'accorderont. L'accent n'est pas mis par Lacan sur « l'adaptation » ou sur le « contrôle des impulsions » mais sur ce qui fait qu'un sujet tiendra ou ne tiendra pas une promesse : ce qui fait la différence, c'est la résistance « morale » comme « pierre d'achoppement », « source de crise » et base « d'une synthèse solide ». Cette résistance morale assure le sujet contre la réalité qui le presse ou s'oppose à ce qu'il se conforme à tel idéal. C'est pourquoi ajoute Lacan, « nos actes nous appartiennent et nous « suivent » ». C'est ici que Lacan situe la responsabilité comme sociale.

Lacan résume l'objet de sa « science de la personnalité » comme « le développement des fonctions intentionnelles liées chez l'homme aux tensions propres à ses relations sociales » (p. 328) Il y ajoute une hypothèse sous forme d'un « postulat » indémontrable » qui demande un « assentiment arbitraire » : il existe un déterminisme « psychogénique » (là encore plus de vingt ans plus tard Lacan s'acharnera sur ce terme de psychogénique). Ce déterminisme est spécifique de l'ordre défini dans les phénomènes par les relations de compréhension (p. 314). Par exemple (p. 45)

- quand l'événement causal, le trauma affectif, n'est déterminant qu'en fonction de l'histoire vécue du sujet, de sa conception de lui-même et de sa situation vitale par rapport à la société.
- Ou encore quand le symptôme reflète dans sa forme un événement ou un état de l'histoire psychique, quand il a une valeur démonstrative qui vise une autre personne.

- Ou encore quand le traitement peut dépendre d'une modification de la situation vitale correspondante.

Soulignons l'importance pour la méthode que Lacan promeut avec sa thèse, de la doctrine spinosiste du « parallélisme ». La personnalité n'est pas « parallèle » aux processus neuroniques ou à l'ensemble des processus somatiques de l'individu. La personnalité est « parallèle » à la « totalité constituée par l'individu et par son milieu propre ». Le milieu social humain est tellement lié à l'organisation spécifique de l'individu qu'il en fait, en quelque sorte, partie. Le désir et son assouvissement sont définis par Lacan comme « un certain cycle de comportement » conditionnée par une expérience « *sociale* dans son origine, son exercice et son sens ». Dans le cas Aimée, ce serait la *sanction* du passage à l'acte, sa valeur sociale de punition qui aurait été le facteur déterminant de la fin du cycle. L'expérience de la punition est en fait l'objet même de la tendance concrète manifestée dans tout le cycle du désir.

Cette conception du « parallélisme » permet selon Lacan de fonder l'intentionnalité de la connaissance ou du savoir. En particulier cette conception permet à Lacan de donner une formule générale de la connaissance (ou du savoir) délirante : le délire est défini par lui comme « l'expression, sous les formes du *langage* forgées pour les relations compréhensibles d'un groupe, de tendances concrètes dont l'insuffisant conformisme aux nécessités du groupe est méconnu par le sujet » (p. 337). Il dégage comme « tendance concrète », la tendance auto-punitrice mais aussi la tendance homicide primordiale qu'il rattache à la genèse du surmoi, regroupant ainsi sous le titre de « psychoses du surmoi » la paranoïa d'autopunition et la psychose de revendication. Les comportements fondés sur ces tendances concrètes, sur ces pulsions, sont à considérer comme « psychogéniques » dès lors qu'il s'agit de « réactions socialisées de l'individu » même si le sujet méconnaît leur dysharmonie par rapport au groupe. Ce qui est amusant, c'est qu'il critique le point où la psychanalyse est parvenue concernant les psychoses avec la notion de « fixation narcissique » (p. 341), il dénonce la confusion des débats sur la distinction du narcissisme et de l'auto-érotisme primordial, sur la nature de la libido affectée au moi (issue du moi ou du ça ?), sur la nature du moi lui-même (préconscient ou inconscient ?), sur la valeur économique des symptômes de dépersonnalisation et des idées hypocondriaques (surinvestissement ou désinvestissement libidinal ?) Ce narcissisme se présente comme une *terra incognita* et Lacan prétend dès cette date reprendre l'étude de ce domaine à partir de sa méthode qui postule qu'il existe une certaine cohérence de la genèse de la personnalité et sa structure. Mais ce qu'il privilégie, toujours en s'appuyant sur la deuxième topique freudienne, c'est la genèse des fonctions

d'autopunition c'est-à-dire celle du surmoi. Il voit dans celle-ci l'achèvement des fonctions de la personnalité. Il y a une réincorporation dans le moi d'une partie du monde extérieur, cette réincorporation porte sur les objets qui concentrent toutes les tensions, contraintes, sociales – les parents ou leurs substituts ; et du même coup, par cette introjection libidinale, le sujet va reproduire ces objets et leur obéir. La personnalité formée est donc conçue par lui comme la répartition achevée d'une fonction intentionnelle subjective et d'une fonction de tension sociale. C'est ce qu'il observe dans la paranoïa d'autopunition mais en même temps, et c'est le fond de sa thèse, la paranoïa « discordante » d'avec la personnalité. Il y a une anomalie génétique de l'intention auto-punitive. Ce sera le rôle du psychiatre de prendre la mesure de cette « discordance » : à lui de rapporter les symptômes à la tendance concrète qu'ils expriment ; à lui d'aider son malade à trouver un mode d'expression qui ne soit plus dysharmonique avec le groupe mais conforme à sa personnalité. La tâche du psychiatre sera donc de mettre en rapport paranoïa et personnalité.

Pour illustrer ce point, je soulignerai qu'on trouve sous la plume de Lacan, le terme d'évaluation. La « science de la personnalité » et les moyens d'investigation qu'il promeut doit permettre de mesurer le danger social d'un sujet, à savoir s'il est capable de réaliser ses pulsions homicides. Il oppose par exemple la paranoïa de revendication et la paranoïa d'autopunition : dans le premier cas, la pulsion homicide reçoit l'appoint énergétique de l'idéal du moi qui approuve et justifie la pulsion homicide ; alors que dans la paranoïa d'autopunition, le délire d'interprétation, les énergies autopunitives du surmoi se dirigent contre les pulsions homicides, elles en retardent, en atténuent, en détournent l'exécution (p. 299), le passage à l'acte y a d'abord un caractère démonstratif, une valeur d'avertissement. La paranoïa de revendication représente en fait l'envers de la paranoïa d'autopunition : elle est dominée par la même intention punitive, mais son économie énergétique est inversée (p. 333), une telle inversion est liée aux contingences de l'histoire affective. Par là, une même tendance concrète peut produire des manifestations de la personnalité opposées.

Lacan l'illustre d'un cas. Il s'agit d'une revendicatrice qui est internée pour tentative de meurtre contre son mari. Le conflit avec lui avait pour thème apparent un litige juridique autour de l'attribution d'une certaine somme d'argent. Au cours d'une discussion, elle lui tire une balle de revolver qui l'atteint légèrement au cou. Elle reste très quérulante et sthénique après le passage à l'acte. Lacan se moque du certificat d'internement qui décrit en détail la revendication passionnelle car il y manque deux choses essentielles à la compréhension de la psychose : le trauma déterminant et la tendance concrète qui fait sa structure spécifique

1) Le trauma affectif qui a déterminé le délire est la mort de sa fille d'un mal de Pott cervical auquel ni le père ni la mère n'ont pris garde. Pour Lacan, il ne fait aucun doute que la patiente impute cette mort au père, cette imputation est au fond de la sthénie déployée dans sa revendication contre lui. Par exemple elle dit à Lacan « j'ai blessé mon mari au cou, juste à l'endroit du mal dont est morte ma pauvre fille ! » Avant la mort de sa fille, la patiente ne s'intéressait pas du tout à l'argent qu'à présent elle réclame. Pour expliquer la spécificité de ce trauma, Lacan remonte à l'histoire infantile de la patiente. Elle était fixée à une mère « impérieuse, avare, moralisante », et elle-même jouait le rôle auprès de sa jeune sœur d'une mère qui punit et réproche. Or dans sa jeunesse, cette sœur s'est suicidée après que la patiente ait jeté l'opprobre sur elle pour une banale amourette. Lacan note que la patiente reste dans une méconnaissance complète de sa responsabilité. Il voit un rapport évident entre cette méconnaissance et l'imputation qu'elle fait à son mari de la mort de leur fille (projection immédiate du sentiment de culpabilité déclenché par cette mort). Lacan rapporte ce comportement au hasard de la situation infantile qui avait fait d'elle l'aînée des deux sœurs et non la cadette : elle a été ainsi mise en position de châtieuse et non de châtiée. Au fond son idéal du moi maternel est ici en accord avec la contrainte punitive.

2) Cette genèse affective se traduit clairement dans la structure actuelle de la passion, à savoir qu'il y a une intention punitive à l'égard de son mari dont elle témoigne dans ses propos et ses écrits dans lesquels elle détaille comment elle entend le punir de tous ses défauts, comment la mort n'est pas une punition et comment « persuadée de ma mort proche, j'ai voulu le tuer, d'abord pour que l'argent que j'ai gagné péniblement, dans le but de constituer une dot à ma chère petite fille, ne soit pas dilapidé dans la débauche » etc. Au fond Lacan considère le délire comme « l'équivalent intentionnel » d'une pulsion homicide « insuffisamment socialisée ».

Le programme qu'il dessinait pour la psychiatrie ne s'est jamais réalisé. Il faut tout de même rappeler que sa thèse a fait l'effet d'une bombe à l'époque. J'espère vous avoir fait vibrer l'actualité que garde ce programme en particulier si l'on examine celui du DSM IV. Je voudrais notamment souligner un point qui me paraît fondamental : avec son invention de la personnalité en tant que nouée à la paranoïa d'autopunition, c'est justement sur la dimension de **l'invention**, de **l'ouverture** au progrès dialectique et à la participation sociale qu'il met l'accent. Son cas Aimée témoigne des « caractères les plus délicats » qu'il reconnaît à la personnalité : sa signification humaine, la valeur de la guérison du délire comme libération d'une illusion qui tenait à des pulsions méconnues et qui s'accomplit « dans un choc avec la

réalité », mais aussi le contact intime et ample, du fait même de sa psychose, avec le rôle et le prestige contemporain de l'image (celle de la vedette, du journal, de l'écran).

Par la suite, Lacan est revenu à plusieurs reprises sur sa thèse. On sait qu'il a accepté sa republication en 1975 avec beaucoup de réticence. Selon lui, sa thèse ne démontrait pas la nécessité d'une « erreur » que son enseignement aurait « rectifié ». De quelle erreur « non nécessaire » s'agit-il ? Voilà qui n'est pas si clair que ça, en tout cas pas univoque. En 1975, dans le Séminaire *Le sinthome*, il dira à ce propos qu'il n'y a aucun rapport entre la paranoïa et la personnalité 1) parce que la psychose est plutôt un « essai de rigueur » 2) parce que la paranoïa et la personnalité sont la même chose. Je laisse ce point de côté car il nécessiterait un long commentaire. En tout cas, en 1970, Lacan dit que l'attention qu'il a portée au discours de sa patiente Aimée est quelque chose qui ne se distingue pas de ce qu'il a pu faire depuis. Il souligne qu'il y a un certain rapport entre l'autopunition et ce qu'il appelle un « point d'acte » mais qu'à l'époque il ne disposait pas de la catégorie de l'objet *a* (Apport de la psychanalyse à la sémiologie psychiatrique). Ou encore le 19 février 1974 dans son Séminaire *Les non-dupes errent*, il note qu'il a été mordillé par quelque chose qui l'a fait doucement glisser vers Freud. Ce quelque chose est la question *qu'est-ce que le savoir ?* Il a fallu Freud pour qu'il se la pose vraiment. Il ajoute qu'il y a été happé parce que Aimée savait, elle inventait. C'est comme ça, souligne-t-il, que le soupçon lui serait venu que le savoir est quelque chose qui s'invente.

Je voudrais à présent poursuivre sur le problème du narcissisme dont je notais tout à l'heure qu'il concentrait les enjeux, les impasses et les déviations de la psychanalyse post-freudienne tels que Lacan les a critiqués. Pour cela je suis allée relire le Séminaire I, *Les écrits techniques de Freud*. Ce séminaire de 1954 s'ouvre une question : Lacan note que les psychanalystes en sont venus à considérer l'analyse comme une « sorte de décharge homéopathique par le sujet de son appréhension fantasmatique du monde » (p. 21) Selon eux, cette appréhension fantasmatique du monde devrait peu à peu, à l'intérieur de l'expérience analytique, « se réduire, se transformer, s'équilibrer dans une certaine relation au réel ». Comment la pratique instituée par Freud en est-elle venue à se transformer ainsi ? Cette transformation est due, selon Lacan, à la façon dont ont été maniées les notions introduites par Freud avec sa seconde topique, à savoir les trois instances : le moi ou ego, le ça et le surmoi. Celle qui a pris l'importance première est l'ego. C'est autour de la conception de l'ego que pivote depuis, tout le développement pratique de l'analyse et c'est là qu'il faut situer la cause des difficultés que pose l'élaboration théorique de ce développement pratique. En effet, souligne Lacan, notre conception théorique de notre pratique, même si elle ne coïncide pas exactement avec ce que

nous faisons, « n'en motive pas moins la moindre de nos interventions auprès des patients. C'est bien ce qu'il y a de grave. » (p. 24) En effet, ajoute-t-il « puisqu'on soutient qu'il s'agit d'obtenir une réadaptation du patient au réel, il faudrait tout même savoir si c'est l'ego de l'analyste qui donne la mesure du réel ? » D'où la critique : « une certaine façon de concevoir la fonction de l'ego dans l'analyse n'est pas sans rapport avec une certaine pratique de l'analyse qu'on peut qualifier de néfaste ».

La réponse en acte de Lacan est d'introduire les trois grands termes, les trois registres, les trois dimensions, l'imaginaire, le symbolique et le réel. « Sans ces trois systèmes de référence, impossible de rien comprendre à la technique et à l'expérience freudiennes » affirme-t-il (p. 87) La donnée la plus immédiate de l'expérience analytique mais qui n'a jamais été nommée comme telle et qui a été perdue de vue, c'est évidemment la fonction de la parole et donc la fonction du symbolique et du langage. Et il va s'agir pour Lacan de construire une topique de l'imaginaire, c'est-à-dire de construire la place de l'imaginaire dans la structure symbolique, d'envisager les jonctions, les branchements du symbolique sur l'imaginaire et réciproquement, et au fond d'examiner les rapports du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Par exemple Lacan fait une lecture du cas Dick de Mélanie Klein en considérant que le problème qu'il pose est celui de la jonction du symbolique et de l'imaginaire dans la constitution du réel.

C'est à partir de la construction de cette topique de l'imaginaire que Lacan va aborder la genèse du concept freudien de narcissisme ; il choisit pour cela de commenter les textes de Freud qui précèdent ceux de la seconde topique, entre 1910 et 1920. Pour commenter ces textes, il va construire un petit appareil, un dispositif, un schéma optique amusant, à partir d'une expérience connue dite « l'expérience du bouquet renversé ». Il va transformer ce schéma et commencer à le manier ; il continuera de l'utiliser à d'autres temps de son enseignement, en particulier dans le Séminaire L'angoisse (qui est justement le séminaire où il va remanier sa théorie de l'imaginaire).

Le premier schéma (p. 92) met en jeu un miroir sphérique et une boîte creuse : sur cette boîte il y a un vase et dans la boîte, en dessous, il y a un bouquet renversé. A condition que l'œil soit placé à l'intérieur d'un cône constitué par les rayons convergents, il verra se former ce qu'on appelle en optique une image réelle, l'image du bouquet qui vient se former sur le col du vase. Ce dispositif illustre pour Lacan l'intrication étroite du monde imaginaire et du monde réel dans l'économie psychique. Le schéma est une réponse amusante aux conceptions analytiques du stade primitif de la formation du moi où il y aurait une réalité originelle, chaotique et absolue dans laquelle le moi primitif se constitue par inclusion et exclusion, puis

ce qui est mis au premier plan est le contenant et le contenu ; Lacan, lui, met l'accent sur l'image du corps, c'est elle qui donne la première forme à ce qui est ou ce qui n'est pas (jugement d'existence), à ce qui est du moi et ce qui n'est pas du moi ; cette image corporelle est en quelque sorte un premier narcissisme. Avec ce schéma, on peut situer l'image du corps comme le vase (imaginaire) qui contient le bouquet de fleurs (réel), à ceci près que tout repose sur la position de l'œil : l'œil doit être dans une certaine position pour que l'illusion du vase renversé se produise. Autrement dit, il doit être dans une certaine position pour que se constitue devant lui un monde où l'imaginaire peut inclure le réel. Si l'imaginaire peut inclure le réel, du même coup il le forme comme tel, et s'il est formé, le réel peut aussi inclure l'imaginaire, et s'il inclut l'imaginaire alors il peut le situer. La position de l'œil, essentielle dans ce schéma, est là pour introduire le sujet : dans le rapport de l'imaginaire et du réel, tout dépend de la situation du sujet (p. 95), à savoir sa place dans le monde symbolique, c'est-à-dire dans le monde de la parole. « Cette place, précise Lacan, est ce dont il dépend qu'il ait droit ou défense de s'appeler Pedro. Selon un cas ou l'autre, il est dans le champ du cône ou il n'y est pas ».

Lacan va perfectionner le schéma en introduisant un second miroir qui, lui, est un miroir plan (p. 143) et en plaçant l'œil quelque part entre le miroir sphérique et l'objet. Avec ce dispositif, je vois dans le miroir plan ma propre image (dite image virtuelle en optique) et je vois apparaître en un point symétrique du point où est l'image réelle, son image virtuelle. Au fond en ajoutant le miroir plan, Lacan introduit un second narcissisme qui est fondamentalement lié à la relation à l'autre.

Dans son stade du miroir, Lacan a relié l'importance de l'image dans le miroir à l'expérience de la prématurité et de l'impuissance primitive de l'être humain : la vue de la forme totale du corps donne au sujet une maîtrise imaginaire du corps qui anticipe sur la maîtrise réelle. Avec cette prématurité et cette anticipation imaginaire, le sujet fait l'expérience d'une dimension essentielle : il se voit, il se conçoit comme autre qu'il n'est. L'autre que nous sommes est là où nous avons d'abord vu notre ego – hors de nous, dans la forme humaine. Nous ne voyons notre forme totale que hors de nous-même. L'identification narcissique, celle du second narcissisme, est donc une identification à l'autre et en même temps le rapport à l'image de l'autre est un rapport de jouissance, l'image est investie par la libido.

C'est ainsi que Lacan résout le problème de la distinction et même temps de l'équivalence entre la libido sexuelle et la libido du moi. Ce problème s'est posé à Freud avec celui de la structure des psychoses. Comment élaborer la structure des psychoses dans le cadre général de la théorie de la libido ? Comment par exemple rendre compte du rapport entre quelque

chose qui est passé sur le plan de la libido et le désinvestissement du monde extérieur ? La solution jungienne a consisté à parler d'introversion de la libido dans la psychose, ce qui a été la porte ouverte à une généralisation de la notion de libido et à sa neutralisation – transformant la libido en notion vague d'intérêt psychique.

L'identification narcissique à l'autre et l'investissement libidinal des images sont fondés sur un rapport imaginaire à l'autre. C'est sur ce fondement de la relation imaginaire que va se constituer le moi, l'ego, dont la fonction est de donner forme au narcissisme. Le narcissisme est un investissement libidinal dans une image de l'ego. L'ego est une fonction imaginaire qui ne peut être conçu que sur le plan de la métapsychologie, pour cela il faut construire une topique de l'imaginaire à partir des catégories ISR – sinon, toute l'histoire de la psychanalyse se confond avec un retour à une conception académique du moi comme fonction psychologique de synthèse – tel est le diagnostic de Lacan en 1954 ; on pourrait ajouter en 2010, pour notre propos, que la catégorie de la personnalité narcissique du DSM IV a été rendue possible par ce défaut d'une théorie de l'imaginaire chez les psychanalystes de l'IPA. Le pas suivant dans la construction de cette topique de l'imaginaire en 1954, avec ce schéma des deux miroirs (p. 160), est l'accent mis par Lacan non plus sur la position de l'œil, mais sur l'inclinaison du miroir plan. Selon l'inclinaison du miroir, vous voyiez plus ou moins parfaitement l'image (de l'objet et aussi de vous) et en même temps l'image elle-même peut être modifiée – il y a une fragmentation, un morcellement de l'image. A partir de l'inclinaison du miroir, on peut poser cette question amusante : comment la bouche originelle se transforme-t-elle à la fin en phallus ? (p. 162) C'est ce que Lacan appelle « la difficile accommodation de l'imaginaire » chez l'homme. Pour cette accommodation, il faut l'intervention d'une autre dimension que l'imaginaire, il faut l'intervention du symbolique, de la relation symbolique.

Ce qu'introduit Lacan, c'est que l'inclinaison du miroir plan est commandée par la « voix de l'autre » (p. 161) Les mots, le langage ont servis d'appel à l'être humain né dans un état d'impuissance. Le fait que les psychanalystes ont mis en relation le maternage primitif avec cet état de dépendance ne doit pas masquer que cette relation à l'autre est « nommée » (p. 178), « le symbole introduit un tiers, élément de médiation, qui situe les deux personnages en présence, les fait passer sur un autre plan, et les modifie » - la dialectique du moi et de l'autre est transcendée, placée sur un autre plan, par la seule fonction du système du langage qui est fondamentalement lié à la loi qui crée quelque chose de nouveau, qui transforme chaque situation par son intervention. (p. 179) c'est l'intervention des rapports de langage qui produit les « virages du miroir » (p. 180).

C'est à partir des « virages du miroir », que Lacan introduit deux choses : il introduit la question de l'identification symbolique, c'est-à-dire de l'idéal du moi (que Freud distingue du moi idéal) et il introduit le « désir de l'autre » ; (p. 201) c'est dans l'autre et par l'autre que le désir est nommé ; il entre dans la relation symbolique, dans « l'ordre d'une loi déjà toute prête à inclure l'histoire de chaque individu », « la parole est cette roue du moulin par où sans cesse le désir humain se médiatise en rentrant dans le système du langage » (p. 203)

L'idéal du moi, ici, c'est l'autre qui parle et qui a avec moi une relation symbolique « sublimée » (p. 162) qui permet d'identifier le sujet. C'est lui qui incline le miroir et qui va permettre une dialectique spéculaire avec l'autre. L'idéal du moi, en fin de compte, c'est le point à partir duquel le sujet est parlé. C'est à partir de ce point qu'il peut y avoir des virages du miroir et que ces virages vont transformer l'image elle-même et produire des mouvements de « bascule du désir » : il y a une dialectique entre l'investissement libidinal de ces images morcelées de l'objet qui est dans l'autre et l'identification imaginaire du moi à ces images (moi idéal), il y a une histoire du moi qui est faite, selon Freud dans *Le moi et le ça*, d'une « succession de ses identifications avec les objets aimés qui lui ont permis de prendre sa forme » (p. 194). Mais c'est l'intervention des rapports de langage qui produit les virages du miroir qui présentent au sujet des figures différentes de son désir (p. 180). Au fond l'histoire du sujet est inscrite dans cette connexion entre l'imaginaire et le symbolique. C'est en fonction de la constitution symbolique de son histoire, que le sujet peut prendre des images variables, brisées, morcelées de lui-même. C'est en raison de certaines particularités de l'histoire du sujet qu'il va y avoir certaines parties de l'image réelle et pas d'autres ou qu'il va y avoir certains virages.

A partir de cette première construction d'une topique de l'imaginaire par Lacan, nous pouvons revenir au problème que pose le concept de personnalité narcissique. Il y a quelque chose de profondément ambigu dans la dénomination elle-même. S'agit-il du narcissisme dans ses rapports avec la personnalité, pour parodier le titre de la thèse de Lacan ? S'agit-il de la personnalité comme symptôme d'un défaut du narcissisme ? Sur quoi peut-on se repérer ? L'enjeu pour Freud, dans « Pour introduire le narcissisme », était de saisir la différence de structure qui existe entre le retrait de la réalité dans la névrose et dans la psychose. Freud fait valoir que pour le névrosé, il y a une mise en fonction de l'imaginaire, un recours au fantasme alors que pour le sujet psychotique, il n'y aurait pas d'accès à l'imaginaire. Comme le souligne Lacan en 1954, (p. 134) quand le sujet psychotique reconstruit son monde, ce qui est investi ce sont les mots, c'est la catégorie du symbolique que Lacan qualifie à cette date d'un symbolique « marqué d'irréel », en quelque sorte un symbolique sans réalisation symbolique.

Autrement dit le seul repère que nous pouvons manier de façon opérante est la catégorie du symbolique et du signifiant. A partir de là, on peut poser la question des rapports entre le symbolique, l'imaginaire et le réel. Je vous ai présenté le point de départ de cette question pour Lacan. Bien évidemment il n'a cessé de repenser cette question tout au long de son enseignement jusqu'à produire le concept de « parlêtre » au compte duquel on pourrait peut-être verser de façon décalée la « science de la personnalité » que Lacan, jeune psychiatre, voulait fonder. Je pense qu'à ne pas disposer de ce repérage, ou à en sortir, les psychanalystes perdent le fil du discours analytique et alors produisent des monstres théoriques qui vont distiller leur poison dans d'autres discours : les monstres théoriques se « réalisent » en quelque sorte pour le pire. Je pense que c'est ce qui s'est produit avec la personnalité narcissique, et encore j'ai laissé de côté un autre monstre théorique « la perversion narcissique » [songeons par exemple à ce qu'a pu écrire en 1988 un psychanalyste français de l'IPA « La sexualité n'a partie liée avec le Mal que lorsque sa composante érotique est dominée par sa composante narcissique, c'est-à-dire lorsque la haine, qui prend sa source dans l'autoaffirmation du Moi, monopolise presque entièrement l'érotisme. »]

Donc au fond, s'il y a un usage possible du concept de « personnalité » dans le champ psychiatrique ou dans le champ de l'expertise médico-judiciaire, ça ne saurait être que de façon décalée en faisant valoir la trace d'un parlêtre, la trace de ce qui l'a constitué comme tel dans sa singularité à savoir comment se sont noués, branchés, débranchés ou dénoués ou raboutés les dimensions de l'imaginaire, du symbolique et du réel. Ceci me paraît s'inscrire dans la continuité d'une science de la personnalité lacanienne.

Marie-Hélène Doguet-Dziomba

Le 10 septembre 2010